

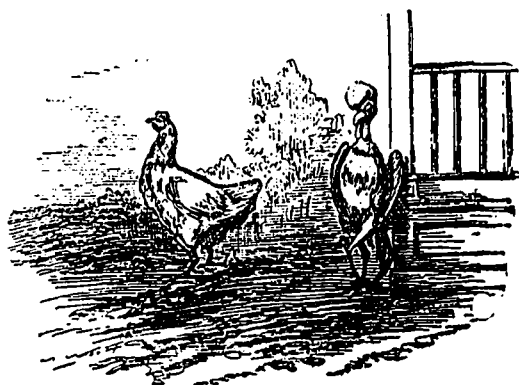
LE CODE DES DÉCEPTIONS

Il ou elle se trompe toujours ;  
 Celui qui veut faire croire à sa femme que son chapeau de l'an dernier est celui qui lui va le mieux ;  
 Celui qui déclare ne pas s'occuper de ce que les journaux disent de lui ;  
 Le marchand qui compte faire de l'argent sans annoncer ;  
 Le candidat qui espère être cru quand il dit à ses électeurs qu'il n'a aucun intérêt privé à soigner ;  
 L'individu qui commence son jardinage dès que l'almanac indique le printemps ;  
 Celui qui se prétend capable de diriger un journal mieux que le pauvre martyr de rédacteur ;  
 Celui qui prétend qu'à la fin du mois on ne vendra plus de boissons ;  
 La femme qui prétend que les chapeaux hauts et couteux sont les plus beaux ;  
 Celle qui croit que les fausses couleurs et la cosmétique peuvent défier l'œil exercé des hommes ;  
 La femme qui prétend que les hommes les mieux mis sont les meilleurs ;  
 Le grand écrivain qui s'imagine que les rédacteurs de journaux vont lire toute la prose qu'on leur envoie ;  
 Celui qui prétend que parce qu'il a un banc tout à fait en avant dans l'église, il aura un siège réservé au ciel ;  
 Celui qui croit qu'il est aussi facile de se débarrasser de ses dettes que de les contracter ;  
 Et l'abonné de journal qui prétend que les éditeurs ne s'occupent pas de faire rentrer les abonnements.

L'HOMME AUX HUITRES

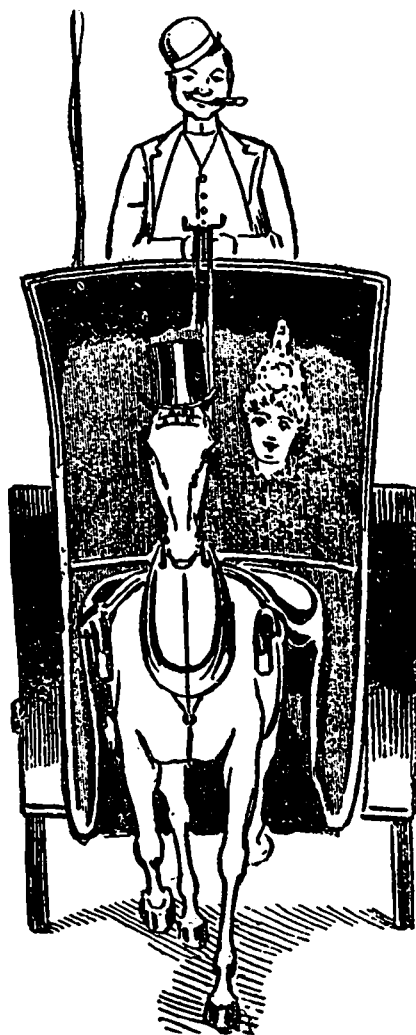
Réjouissons-nous, voilà le retour des huitres ; mais un qui ne s'en glorifie pas, c'est le monsieur dont je vais vous parler.  
 Je passais devant un petit restaurateur de mes connaissances, qu'and il m'arrêta.  
 — J'ai ici, dit-il, un homme qui m'a parié deux piastres qu'il peut manger une douzaine d'huitres aussi vite que je pourrais les lui ouvrir.  
 L'opération commence. Asusitôt l'huitre ouverte, aussitôt mangée. A la onzième, le marchand demande :  
 — Combien d'huitres ai-je ouvertes ?  
 — Onze, reprit le mangeur.  
 Bon, voici la douzième. Vous avez perdu, puisque vous ne les avez pas mangées aussi vite que je les ai ouvertes, car il vous reste encore celle-ci à manger et moi je n'en ai plus à ouvrir.  
 Et l'autre n'eut plus qu'à payer en maugréant.

A L'EXPOSITION



Rôdeur pas classique.—Comment ça va-t-il, chère poule ?  
 La poule indignée.—Je ne m'appelle pas une poule ; je m'appelle une noudéa.

EFFET DE PERSPECTIVE



CHAPEAU MAL PLACÉ.

ABONDANCE DE BIEN

Madame Bouledeneige.—Ainsi, vous plantez des fleurs sur les tombes de vos maris ; laquelle êtes-vous à décorer dans le moment ?  
 Madame du Mariage.—Voilà le malheur, je ne puis pas savoir ; je ne me rappelle plus qui est mort le premier.

DIFFICILE A SAVOIR

Un tramp est à examiner les singes d'une ménagerie quand il s'écrie tout à coup :  
 — En voilà un qui est l'image parfaite de notre maire.  
 Il n'avait pas fini qu'il aperçut à ses côtés, la personne à laquelle il avait fait allusion d'une manière si flatteuse.  
 — Oh ! je vous demande pardon, monsieur, ajouta-t-il ; certainement que si je vous avais su ici, je n'aurais rien dit de cela. Aussi, je suis prêt à vous faire les excuses que vous voudrez.  
 Puis regardant son singe de nouveau, il s'écrie en se grattant la tête :  
 — Je veux être pendu si je ne dois pas plutôt faire mes excuses au singe.

UN NOUVEAU TRUC

Une vieille bonne femme portant un panier au bras, entre dans un magasin. Après avoir fait quelques emplettes, elle prend son panier et le met sur le comptoir. Dans le panier se trouvait une petite tinette en grès dans laquelle elle met sa marchandise. L'ayant fermée de son mieux, elle demanda au marchand la permission de mettre ce vase dans un petit coin pour venir le reprendre dans une heure, alors qu'elle paierait. La permission accordée, elle place soigneusement sa tinette à la place désignée et sort avec son panier.  
 Une heure se passa, puis deux, puis trois et

enfin la journée, et la bonne femme n'avait pas encore reparu. Alors le marchand voulut examiner l'objet laissé. Qu'y trouva-t-il ? Rien ; la tinette n'avait pas de fond.

LA MORT D'UN CHÊNE

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,  
 O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,  
 Mon âme, au premier coup, retentit, indignée  
 Et, dans la forêt sainte, il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles ;  
 J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;  
 Je vis errer des loix les hôtes invisibles,  
 Pour te défendre, hélas ! contre l'homme impuissant.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,  
 Et, mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,  
 Planèrent sur ton front comme un pâle nuage.  
 Percant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines ;  
 Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,  
 Et l'aiguillon roula dans les gorges lointaines  
 L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,  
 Un arpent tout entier sur le sol paternel ;  
 Et, quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre  
 Eut un rugissement terrible et solennel ;

Car Cybèle t'aimait, toi l'ainé de ses chênes,  
 Comme un premier enfant que sa mère a nourri,  
 Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,  
 Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,  
 Où toujours en avril elle faisait germer  
 Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,  
 Pour qu'on choisit ton ombre et qu'on y vint aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,  
 Oh ! tu lui payais bien ton tribut filial !  
 Et chaque automne à flots, versait tes feuilles mûres,  
 Comme un manteau d'hiver sur le côté natal.

Cybèle t'amenait une immense famille ;  
 Chaque branche portait son nid ou son essaim !  
 Abeille, oiseaux, reptile, insecte qui fourmille,  
 Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore ;  
 Mille êtres avec toi tombent anéantis ;  
 A ta place dans l'air, seuls voltigent encore  
 Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre.  
 Hier il t'a paré de feuillages nouveaux ;  
 Tu ne sentiras plus ce bonheur le revivre.  
 Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux.

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,  
 Le frisson de la feuille aux caresses du vent,  
 Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches  
 Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent.

O chêne, je comprends ta puissante agonie !  
 Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir ;  
 A voir crouler la tête, au printemps rajeuni.  
 Je devine, ô géant ! ce que tu dus souffrir.

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles ;  
 Poète vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,  
 Je vis avec lenteur, triste et calme, et comme elles,  
 Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore ;  
 J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain ;  
 Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,  
 J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain !

V. DE LAPRADE

TROP COUPANT



Le directeur de théâtre.—Votre pièce est trop longue, je vous aviserais de la couper.  
 L'écrivain.—Combien me conseilleriez-vous d'en ôter ?  
 Le directeur.—J'ôterais les cinq premiers actes.